



CHRISTINE  
ANTHEAUME

Crimes à  
Temps perdu

Collection Rouge

Christine ANTHEAUME

# CRIMES À TEMPS PERDU

Dépôt légal novembre 2010

ISBN : 978-2-35962-090-0

Collection Rouge

ISSN : 2108-6273

© couverture de Hubely

©Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

**Éditions Ex Aequo**

42 rue sainte Marguerite

51000 Châlons-en-Champagne

<http://www.editions-exaequo.fr>

Du même auteur :

Tsunami – roman - publié aux éditions du Bord du Lot

– Marc ! Il est sept heures ! »

En semaine, cette petite phrase provoque inévitablement chez mon mari tous les symptômes du coma dépassé. Pourtant, je sais qu’il suffirait d’un mot pour assister à un processus de guérison instantané apparenté au miracle. Je connais le sésame qui pourrait ouvrir ses paupières lourdes. Il suffirait que je prononce le mot « chasse ». Marc alors jaillira de son lit, sautera dans son pantalon et rampera sous le lit à la recherche de ses chaussettes. J’y perdrais mon latin, si je l’avais appris.

Mais ce matin, par lâcheté, je n’ai pas envie de prononcer le mot prodigieux, sous peine d’encourir une grasse matinée solitaire. Le samedi matin est fait pour la tendresse et la tiédeur des draps. L’examen rapide du petit bout de Marc qui dépasse de la couette laisse présager que l’homme est profondément endormi, et que le danger de sa désertion est provisoirement écarté.

Georges doit venir le chercher tout à l’heure. Il ne sera pas prêt. Tant pis, je le laisse dormir, et je me laisse profiter de sa chaleur, pour un bref répit.

Le jour naissant a peint la vitre de teintes pastel. Octobre décore la fenêtre d’une buée discrète. Nous ne fermons jamais les volets. J’aime voir l’aurore s’infiltrer peu à peu dans la chambre et éclairer doucement nos rêves. L’automne pénètre dans la pièce et pose sur le lit sa lumière d’ivoire, en envoyant par la croisée entrouverte un petit souffle d’air frais, léger comme une respiration.

– Qui se lève tôt s’éveille de bonne heure !

Ça y est, Marc est déclenché. Ce n’est pas encore tout à fait sa voix, ce filet rauque et éraillé ; ce n’est pas encore tout à fait son regard, ces pupilles qui cherchent visiblement la place des trous... C’est Marc en phase de réveil. Déjà, ses tics lui reviennent, il ne m’a pas épargné ses citations vaseuses.

– Qui a perdu cette maxime qui passera à la postérité ?

– Un poète méconnu. Marc Forestier.

– Enchanté de faire votre connaissance, cher méconnu.

Il se jette sur moi et m’assomme de baisers féroces.

Le carillon de l’entrée sonne ma délivrance. Le mot « chasse » lui revient brutalement à l’esprit et il bondit sur ses pieds en délaissant sa proie. Il n’a déjà perdu que trop de temps.

– C'est Georges ! Vite !

Ses yeux s'allument comme des gyrophares en mission urgente. Je l'entends dégringoler l'escalier et ouvrir la porte. Des murmures noyés dans une odeur de café montent bientôt de la cuisine.

Tous les ans, l'automne me vole Marc au saut du lit. La chasse est une rivale impitoyable. Marc ne peut résister à son appel. Lui, le sédentaire forcené, se met à vagabonder des heures d'affilée dans les champs et les sous-bois, bravant le froid matinal, pour me ramener en triomphe un faisan faisandé ou un vieux lièvre que nous ne mangerons jamais.

Petit déjeuner escamoté, toilette minimale, gros pull jeté sur sa chemise, mon homme ferme déjà la porte sur le silence de la maison. Georges, entouré de ses deux braques, trépigne sur le perron, la moustache bien peignée et les bourrelets fermement enserrés dans un pantalon de velours. Précédés par les chiens, ils partent, fusil en bandoulière, vers leur marche guerrière. Georges court et massif, quatre-vingt-dix pour cent de matière grasse, Marc dégingandé comme un échassier, chères silhouettes dépareillées.

J'ouvre la fenêtre sur l'automne.

Devant mes yeux, les vitres offrent un tableau somptueux. Notre maison, cramponnée au flanc d'un coteau, domine le village. Encadrée par les volets, la Garonne court vers l'horizon. Les maisons de Montjoie enrubannées d'une brume rousse s'agglutinent dans le décolleté des collines. C'est une vision dont je ne me lasse pas.

Le matin est tendre comme savent l'être les petits matins. Le jardin exhale une odeur brune de fumée, de mouillé et de rouillé. C'est un parfum qui m'émeut toujours, celui de la mort douce, de milliers de petites vies sur leur déclin, jetant leurs derniers feux, brillant du meilleur d'elles-mêmes. Le plaqueminier régnant sur la pelouse agite encore fièrement ses feuilles laquées, mais les châtaigniers du bois, derrière le jardin, affichent déjà leurs petites trahisons. Leurs feuilles sont déjà rongées de taches brunes. C'est beau et pathétique, cette lutte perdue d'avance. La nature lance son chant du cygne. J'aime l'automne à jamais...

Le réveil sonne. Il y a école. Le cœur plein de scrupules, j'extirpe Arthur de ses rêves improbables, mauvaise fée rompant un charme magique. Mon fils s'étire, ouvre les olives noires de ses iris en me décochant un sourire qui vaut tous les trésors du monde.

Je l'aide à enfiler son survêtement, à retrouver ses chaussettes et sa lucidité. Je ratisse sa tignasse en friche d'un coup de peigne, lui prépare

son chocolat. Au-dessus du bol, ses grands yeux où la nuit traîne encore passent sur moi sans me voir.

Et, tout à coup, c'est parti. Une étincelle allume ses prunelles, la machine démarre.

– Dis, maman, est-ce que les loups, ça existe en vrai ?

Un petit-déjeuner avec Arthur, ça ressemble un peu à un interrogatoire musclé mené par un commissaire sadique. Il est à l'âge où l'on croit pouvoir résoudre tous les pourquoi, où toutes les questions appellent forcément une réponse nette et indiscutable. Dans son monde tiré à la règle, il n'y a pas de place pour l'imprécision.

Je lui tends une tartine destinée autant à le nourrir qu'à étouffer ses futures interrogations, mais il a de la suite dans les idées. Sa petite voix flûtée émerge de la bouillie de pain beurré :

– Parce qu'Alexis, il dit que ça existe pas.

Et ce que dit Alexis est du pain bénit.

– Oui, ça existe, mais plus beaucoup. Il y en a quelques-uns en liberté, et un peu dans les zoos.

– Alors, y'en a encore ou y'en a plus ?

Il fait la moue. Le « je crois », les « peut-être », les incertitudes déguisées ne sont pas les réponses carrées et définitives qu'il attend. Ses huit ans ne s'en satisfont pas.

– Allez, dépêche-toi, où tu vas encore être en retard !

On plante là les loups et on attrape son cartable. Dehors, le soleil frissonne sur la pelouse. Arthur traîne les pieds.

– Tu m'inscris au foot, cette année ?

Il a oublié les loups. Je suis habituée à ces virages en épingle à cheveux.

– On va voir.

– On va voir quoi ?

Soupir. Il ne lâchera pas le morceau. Me poussera jusque dans mes derniers retranchements, jusqu'à m'y faire basculer. Sa frimousse est plantée devant moi, me barrant le passage, attendant mon verdict, petit mâle aux cheveux brossés comme un gazon anglais, duplicata miniature de Marc, à une différence près : Marc a les yeux bleus et rieurs, même au repos. Ceux d'Arthur sont deux flaques de nuit.

– Si tu es sage.

Il ronchonne en remontant ses chaussettes vagabondes, dont l'élastique fatigué lui fait des infidélités. Il n'aime pas les si.

Je le pousse dans ma Deux-chevaux.

Monsieur Godinot, le voisin, nous fait un signe, agitant sa vieille main ridée. Il est en train de fixer un panier d'osier sur le porte-bagages avec des sandows.

– Bonjour, Madame Forestier. Bonjour, galopin !  
Arthur m'enfonce son index sur l'épaule.  
– C'est quoi, un galopin ?  
– Un gentil garçon.  
Arthur sourit. La Deux-chevaux hoquète.  
Nous partons sur les routes de l'automne.

L'absence de mes deux hommes me procure une plage de temps confortable, que je vais mettre à profit pour avancer mon travail. Sur mon bureau m'attend mon fouillis familial. J'allume mon ordinateur, je m'assois devant le manuscrit de Lili, sans volonté précise. J'effleure de mes yeux quelques lignes, écris un bout de phrase dans la marge, chipote sur un mot, rature le tout. Tapote sans conviction sur le clavier. Je fais semblant de travailler, mime les gestes, pour attirer l'inspiration, mais aujourd'hui, c'est un jour sans. Je rêve vaguement de choses et d'autres, surtout d'autres, celles que je devrais faire, et finalement, pour m'aérer les neurones, je finis par me lever pour aller à la fenêtre.

Je suis négresse.

Enfin, nègre aux éditions Roblot. Grâce à Freddie, un copain de la fac, qui m'a mise en relation avec son éditeur de beau-père, voilà trois ans que je façonne et réinvente la vie d'ex-stars en mal de médiatisation, d'actrices déchues et d'aventuriers méconnus. Ils sont tous persuadés d'avoir vécu une expérience exceptionnelle, et me chargent de révéler ces innombrables destins « uniques » à la face du monde. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Lili Dasté, vieille comédienne sur le retour, un témoin du siècle, comme elle se nomme elle-même avec une petite moue faussement modeste. Mais ne le sommes-nous pas tous ?

Elle me confie des cassettes bavardes ou des feuillets complaisants du récit de sa vie. À moi l'honneur de transformer cette mémoire égocentrique en best-seller palpitant.

Pour l'instant, les affriolantes histoires de coulisse de Lili me laissent froide. Pourquoi insister ? L'inspiration me laisse tomber aujourd'hui, je suis en train de gaspiller mes précieuses minutes en élucubrations inutiles. Ce matin, je ne noircirai aucune page. Mes feuilles peuvent se rassurer, elles resteront vierges.

Mon esprit n'est pas au travail, il est à l'automne.

Comment résister à l'appel de la fenêtre ouverte ? Dehors, octobre joue ses dernières scènes avant la relâche hivernale. C'est un spectacle dont je ne me lasse pas. Le soleil pétille sur les dernières roses, sur la prairie qui dégringole vers la Douvre. Sur le béret du père Godinot, aussi. Le bonhomme revient de sa promenade et lève un nez curieux vers mes fenêtres. Il m'aperçoit. Un sourire plisse ses bajoues. Je hoche



discrètement la tête, assez nettement pour qu'il perçoive ma politesse, mais avec assez de réserve pour le dissuader de me faire la causette.

Dans notre lotissement, où chaque maison n'est séparée de sa voisine que par une haie de troènes, le moindre mouvement de troupes est repéré par le radar Godinot. Retraité, célibataire et crevant d'ennui, l'affût constitue l'attrait principal de ses trop longues journées. Si mon nez pointe au carreau, le petit vieux est là pour le voir pointer. Si je veux jouer au ballon avec Arthur, il vient aussitôt me prodiguer ses conseils ou se transforme en supporter. À la longue, c'est pesant. Il y a des jours où je ne supporte pas. Ses bonnes intentions et sa sollicitude servie toute chaude me plongent parfois dans une accablante sensation d'étouffement.

Au fond, je l'aime bien, ce petit vieux. À distance. Sa rage de vivre, sa bonne humeur, ses talents de jardinier et son intérêt pour toute chose qui n'est pas lui sont à porter à son crédit. Il n'est pas de ces vieux grognons qui réduisent le monde à leur petite personne. Celui-là croque la vie à plein dentier.

Il la boit aussi avec une soif jamais étanchée. Tout le monde le sait, ici, que la bouteille est la plus fidèle compagne de Godi.

Par contre, mon voisin de gauche, Monsieur Desvignes, est du genre courant d'air. Pour lui parler, il faut vraiment le faire exprès. Il appartient à l'espèce rare et appréciée des discrets. Célibataire, partant tôt, rentrant tard, médecin de son état, un cabinet à Montjoie, toujours bondé... Ne jardine pas, n'organise pas de méchoui sur sa pelouse, n'a jamais besoin de notre scie à métaux ou de notre perceuse... Le voisin idéal, en quelque sorte.

Il lui arrive, le week-end, de traîner sur une chaise longue en lisant le journal, d'étendre son linge au soleil ou de mettre une cassette de Vivaldi dont les accents majestueux viennent saluer nos repas dominicaux. En ces circonstances, nous avons parfois échangé quelques mots, une petite conversation polie qui ne dépassait pas les considérations météorologiques. En gros, nous sommes en bons termes, et son apparition épisodique est loin d'être une contrainte.

L'un rachète l'autre.

Déjà dix heures. Une heure que je passe à traîner. Tiens, je vais aller voir Diane, ça me donnera peut-être du cœur à l'ouvrage.

Au *Grenier de Diane*, c'est l'ambiance fébrile des jours d'affluence, la folie douce du samedi matin. Grincement de tourniquets, froufrous joyeux des soies qu'on agite, ragots murmurés au creux de l'oreille,

sonorités claquantes des interpellations. Quelques ménagères armées de poireaux et de kilos de sucre laissent tomber leur paquetage pour redevenir des femmes. Des bras farfouillent à pleines brassées dans les casiers, flairant la petite jupe pas chère ou le tricot de saison. Deux ou trois bourgeoises à la bouche pincée picorent un pull, une robe, en se demandant ce qu'elles font là, l'air de ne pas y toucher, l'œil rivé sur la finition des coutures, traquant la maille filée ou l'ourlet décousu.

Sitôt entrée, je me régale. J'aime observer Diane vanter la qualité d'un tissu, la coupe d'un manteau, écouter sa mauvaise foi jamais prise en défaut, son bagout outrageusement flatteur ou insolent, selon son humeur ou la tête de la cliente, s'extasier d'une voix de satin devant la trouvaille d'une acheteuse venant de faire l'affaire du siècle. Et oublier de dire que des affaires du siècle, elle en voit passer quelques dizaines par demi-journée.

« – Cette petite robe est une merveille ! Dommage que je ne l'aie pas vue avant vous, sinon je ne l'aurais pas mise en circulation. Je me la serais gardée pour moi ! Ça vous ira bien, Madame Trognard, ces rayures vous amincissent. Si vous voulez mon avis, Madame Chapotot, le vert vous rend anémique, prenez plutôt le rouge... »

De la caisse, elle m'adresse un petit sourire complice et me fait signe de venir la rejoindre. Je me poste à sa droite et l'aide à plier des vêtements et à les enfourner dans des sacs en plastique. Parfois, j'ai du mal à cacher mon amusement devant les mines de mon amie, qui joue son *one woman show* en continu, avec un plaisir évident. Diane enjôleuse derrière ses boucles, Diane distante avec le sourcil levé, Diane clown, Diane effrontée, Diane vulgaire. Diane caméléon. Je ne sais pas quel numéro me fait le plus rire.

Une grosse dame à fanons roule vers la caisse, peau crémeuse et yeux ripolinés, seins dodelinant sous l'angora, coinçant sous ses abattis une robe du soir bleu pâle. Diane se punaise sur les lèvres un sourire charmant :

– Alors, Mâme Simon ? Comment va ? Et votre loupiote ?

– Je viens de la conduire à l'école. Je préfère l'accompagner, maintenant, avec ce qui se passe en ce moment...

– Vous avez bien raison ! C'est terrible, cette histoire...

Je demande ingénument :

– Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe en ce moment ?

Elles me dévisagent toutes deux avec des yeux incrédules, comme si j'avais un entonnoir sur la tête. J'ai sûrement dit quelque chose d'indécent.

– Mais enfin, Laurène ! Hoquète Diane. On ne parle plus que de ça, devant la grille de l'école.

La grosse dame secoue des fanons suspicieux en se demandant visiblement de quelle planète je suis tombée.

– Vous savez bien, l'assassin du petit Mario...

– C'est quoi, cette histoire ?

Diane secoue la tête d'un air désespéré.

– Ça te ressemble bien ! Soupire-t-elle. À force de t'immerger dans la vie des autres, tu ne sais même plus ce qui se passe tout près de la tienne ! Regardez-la bien, Mâme Simon, cette femme est un spécimen unique ! C'est la seule habitante de Montjoie qui ignore encore l'existence du monstre ! Bon, fait-elle, radoucie, devant mon air ébahi, autant que je t'explique. Il y a un sale bonhomme qui traîne dans les environs en ce moment. Il a étranglé deux personnes, une jeune fille et un enfant, le petit Mario. On a retrouvé son corps la semaine dernière, dans les bois de Roscande. Tu n'as donc pas lu le *Petit Bleu* ?

– Euh... non, je n'ai pas ouvert un journal depuis un mois...

– C'est bien ce que je me disais. Depuis que tu es sur ta planète Lili, tu oublies tout le reste !

– Moi, affirme Madame Simon, je ne quitte plus ma petite fille d'une semelle.

– Et vous avez bien raison. Bon, alors, cette robe, Mâme Simon, vous la prenez ?

– Je voudrais l'essayer d'abord.

– Les cabines sont libres, allez-y.

Petit moment de trêve. Le gros des clientes est parti, il n'en reste plus que deux ou trois, sans compter Mâme Simon qui se débat derrière le rideau.

J'en profite pour butiner un instant entre les rayons. J'aime tirer ainsi un pull, une robe de l'anonymat, renifler son odeur, imaginer son ancien occupant. Je m'attends devant ces vieilles nippes tirées de l'oubli, ces souvenirs à l'antimite naissant à une autre vie. Tous ces vêtements ont déjà une histoire, et par-là même méritent le respect. Dans leurs fibres, des gens ont aimé, ont souffert, se sont séparés, ont connu des joies et des misères. Ils ont vécu mille vies, assisté aux bonheurs et aux drames de leurs propriétaires, et retiennent dans leurs plis une mémoire inconnue.

– Regarde par là, me souffle Diane, j'ai reçu hier des chemisiers qui t'iraient à merveille !

J'avance vers le casier d'un pas circonspect. Si les chemisiers en question plaisent à Diane, j'ai toutes les raisons de me méfier. Ses goûts et

ses couleurs ne sont pas les miens. Elle lève toujours les yeux au ciel devant mon classicisme, qu'elle baptise « manque d'imagination. »

– Ce que tu peux faire « col Claudine-jupe plissée ! » me taquine-t-elle souvent.

C'est vrai. Par un mystère que je n'ai jamais su m'expliquer, les vêtements les plus fous s'assagissent à mon contact. Les plis deviennent plats, les lainages tristes, les couleurs s'éteignent.

« Tu es tellement droite, rectiligne et proprette, se désole mon amie, que tu déteins sur tes emballages. Ce qu'il te faudrait, c'est un peu de folie. »

Sur ce plan, Diane me bat à plate couture. De la folie, elle n'en manque pas. Aujourd'hui, elle porte un nuage de mousseline violette, un machin hallucinant sorti de je ne sais quelle malle, une sorte de tige nouée aux épaules, aggravée de volants et de pendeloques, qui a le toupet de ne pas même la rendre ridicule. Diane a toujours aimé inventer ses vêtements. Pire, elle a l'inconscience de les porter. Un bout de rideau, une machine à coudre, un quart d'heure, et voilà que naissent de ses doigts une robe de soirée ou une veste de demi-saison.

J'avais raison de me méfier. Les « merveilles de chemisiers » possèdent, outre une transparence provocante, des froufrous incongrus qui me dissuadent formellement de m'en porter acquéreuse. Devant mon mouvement de recul, Diane lève les yeux au ciel.

Je sais, à côté d'elle, j'ai l'air d'une mère supérieure, mais qu'y puis-je ?

À en juger d'après les trémoussements du rideau, Mâme Simon se bat férocement avec sa robe du soir, sans que l'on sache laquelle des deux va l'emporter.

Diane a disparu. Je la retrouve dans l'arrière-boutique, armée d'une clé anglaise, en train de s'acharner sur un objet en plastique blanc.

– Ah, te voilà ! Alors, ces chemisiers ? Non, ils ne te plaisent pas ? Dis-moi, tu ne pourrais pas m'aider ?

– Qu'est-ce que tu fabriques ?

– Tu vois bien. Depuis ce matin, j'essaie d'ouvrir ce tube. Enfin, tube, si on peut dire... parce qu'à force de m'acharner sur lui, ça ressemble plutôt à un suppositoire à moitié fondu.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Un dépilatoire. Une nouveauté. Ils ont fait des efforts pour soigner la présentation de l'emballage. Seulement, le problème, c'est qu'il faut un bac plus cinq pour comprendre comment ça s'ouvre. Ils ont tout bonnement omis d'expliquer comment s'ouvrir leur foutu bouchon. Depuis ce matin, j'ai tout essayé : pince à épiler, marteau, tournevis...

– Et... tu comptes t'en servir maintenant ?

– Pourquoi pas ? De toute façon, j’ai pas le temps autrement, je sors ce soir, juste après la fermeture du magasin... Tu me vois mettre ma jupe avec des jambes poilues ?

Ça ressemble bien à Diane. Je la vois bien distribuer des sourires à la caisse avec les jambes tartinées de crème dépilatoire. Elle ne voit pas le problème. Son regard se pose tranquillement sur moi. Elle a les yeux pailletés de soie verte que je n’ai jamais su avoir. Si je n’étais pas son amie, j’en serais jalouse.

– Tu as essayé de couper le tube simplement avec des ciseaux.

– J’ai. Mais l’animal résiste. Ils ont fait ça dans un plastique coriace.

La clé mord sur le bouchon, mais l’engin se refuse à observer le moindre mouvement de rotation. Diane s’énerve, ahane, suinte, jure...

– Ce qu’il faut souffrir pour être belle...

Mon ironie lui fait faire la grimace. Elle me tire la langue et menace tout haut le bouchon de le dynamiter.

Un appel étouffé s’élève de la cabine ; Diane lâche son outil.

– La mère Simon ! Je l’avais oubliée !

La tenture est agitée de furieux soubresauts.

– S’il vous plaît ! S’il vous plaît ! Gémit la voix tremblotante de la cliente.

Diane pouffe dans sa mousseline avant de s’écrier, la voix pleine de compassion :

– Mâme Simon, vous voulez que je vous envoie le Samu ? Vous inquiétez pas, j’arrive !

Dans un déploiement de vapeur mauve, elle s’engouffre derrière le rideau.

Mâme Simon s’en extrait bientôt, ligotée dans un fourreau de velours rouge qui lui scie les épaules, et dont le bustier infime a bien du mal à emprisonner les abdominaux en fuite éperdue. La dame s’examine de haut en bas dans la glace, rectifie une bretelle :

– C’est un peu serré, je crois...

– Ta ta ta... qu’est-ce que vous cherchez ! s’exclame Diane sans sourire. Ah évidemment, il ne s’agit pas de vouloir respirer ! Ces petites choses ne sont pas prévues pour la respiration. Quand vous entrez là-dedans, vous n’avez qu’à vous mettre en apnée. C’est une robe à couper le souffle, vous voyez ce que je veux dire ? Je plaisante, Mâme Simon, je plaisante !

– Je ne crois pas que...

– Mais si, mais si, avec une retouche ici, je peux vous l’élargir... C’est pour quelle occasion, si je ne suis pas indiscrete ?

– C’est pour mes vingt-cinq ans de mariage.

– Vingt-cinq ans ! Siffle Diane, sincère, pour une fois. Je trouve ça magnifique, d’avoir trouvé le bon, d’un coup !

– Eh oui, que voulez-vous, sourit Madame Simon, soudain lyrique, j’ai trouvé mon port...

– Avec un « t » ou avec un « c » ? Me glisse Diane à l’oreille, avant de renvoyer Mâme Simon au déshabillage.

J’écrase mon fou rire dans mon mouchoir ; Diane est vraiment incorrigible !

Tout en s’extirpant de sa camisole de force, Mâme Simon continue à vanter les mérites de son Antoine. Un homme comme on n’en fait plus. Une crème. Le cœur sur la main. Et l’autre sur le portefeuille, prêt à dégainer. Un homme qui sait choyer une femme.

– La pauvre, je sens qu’elle va le mener à la baguette... ricane Diane derrière sa bouche... Ou à la braguette, ajoute-t-elle.

Je fronce les sourcils et lui tape sur la main d’un air faussement outré. Des clientes, devant la caisse, attendent son bon vouloir.

J’adore Diane et son impertinence. Insolente, impolie, mais un cœur large comme un boulevard. Son irrespect me réjouit, même si je fais mine d’en être choquée. Ces travers, que je trouverais vulgaires chez tout autre, je les lui pardonne, tout simplement parce que c’est Diane... Ma mauvaise foi est parfaite, quand il s’agit de lui trouver des excuses. Elle est mon exacte antithèse.

Nos fous rires datent de notre enfance. Notre complicité a poussé ses racines sur les bancs de l’école, puis du lycée, a épanoui ses branches dans la maturité, et je ne vois pas ce qui pourrait la faire dépérir. Diane est une vitamine. C’est toujours gonflée à bloc que je reviens du Grenier.

Essoufflée, coquelicot, Mâme Simon rejoint la file des acheteuses, la robe du soir en trophée. L’effort a rendu sa respiration haletante. L’habillage et le déshabillage en cabine sont sans doute les seuls sports qu’elle s’autorise.

– Au revoir, Mâme Lenoir !

– Au plaisir, Mâme Simon. Et attention au déséquilibré !

– Avec sa tronche, continue Diane tout bas, elle ne risque pas de faire partie de ses victimes. Il y a belle lurette qu’elle a passé la date limite de consommation !

– Mais tu es vraiment horrible ! Je me demande comment Georges peut te supporter.

– Mais Georges est un ammmoouuur, Georges est mon port ! Chantonne-t-elle en singeant Mâme Simon

Elle ne croit pas si bien dire. Diane a bâclé sa vie comme un mauvais devoir, passant d'une aventure à l'autre, se faisant faire un enfant par inadvertance, tombant amoureuse à chaque printemps, jusqu'à ce que survienne le providentiel Georges. Avec lui, elle a revu sa copie et réussi sa session de rattrapage. L'ex-mauvaise élève est entrée désormais dans la catégorie « doit faire ses preuves, mais en progrès ». Il semble que Georges l'ait vraiment calmée.

À sa décharge, elle plaît aux hommes. Circonstance atténuante, elle possède une paire de seins escarpés, une taille de guêpe anorexique, des jambes affolantes. Pareil handicap ne prédispose pas à une vie rangée. L'âge aidant, sa blondeur juvénile est maintenant démentie par un bouquet de rides fines qui lui a fleuri sur les tempes, et qui l'aide un peu à se stabiliser. Ce n'est plus une jeunesse. Trente-six ans...

Ses errances m'ont toujours laissée perplexe. En un sens, je l'envie. Elle a une liberté, une volonté d'aller de l'avant que je n'aurai jamais. Elle évolue, court, fonce, prend des risques, tandis que je reste immobile sur la terre ferme de mes idées reçues, soucieuse de préserver ce que la vie m'a donné de bon. J'ai toujours la tête que j'avais à quinze ans, rides en plus. Je suis d'un naturel conservateur. Ma coiffure n'a pas changé. Un petit carré immuable qui traverse les années sans se démoder. J'ai l'impression d'être terminée, de ne plus me réserver aucune surprise. Mes lendemains ressemblent à mes hier. Dans un sens, c'est terrible.

Diane, elle, s'étonne à chaque occasion. Son existence ne ressemble pas à une autoroute, mais plutôt à ces chemins de montagne qui montent en lacets et vous font découvrir de nouveaux horizons à chaque tournant. Ce n'est pas une femme définitive. Ainsi pour son style. Elle a exploré toutes les possibilités de sa silhouette, toutes les facettes de son image, sans vraiment se fixer sur aucune. Un jour blonde et bouclée, un autre brune et raide, une année cheveux longs, l'année suivante la boule à presque zéro, gitane, rocker, femme du monde...

– Madame Forestier ?

Je me retourne.

La dame qui me tend la main est brune, souriante derrière ses lunettes d'écaille grand modèle, genre cheftaine enjouée. Je l'ai déjà vue quelque part. Un ventre qui a déjà beaucoup servi, des seins bas et lourds comme un ciel de novembre ; le style de femme fonctionnelle et utilitaire que l'on rencontre dans les associations, vouée au bénévolat.

Soudain, son nom me revient. Madame Lebellec. Son fils est dans la même classe qu'Arthur, elle fait partie des parents d'élèves. Elle habite, je crois, un quartier voisin de notre lotissement.

– Ça tombe bien, sourit-elle, il fallait que je vous voie, au sujet de la réunion.